

CONSEIL DE L'EUROPE COUNCIL OF EUROPE

Strasbourg, le 25 juin 1968

DECS/EGT (68) 32



COE054401

COMITE DE L'ENSEIGNEMENT GENERAL ET TECHNIQUE

Les aspects européens dans la littérature

Introduction à la brochure

"La philosophie des lumières dans sa dimension européenne"

par

Alfred Biedermann

Copyright Librairie Larousse

9860
04.21/51.02

LA PHILOSOPHIE DES LUMIERES DANS SA DIMENSION EUROPEENNE

Textes de grands auteurs allemands, anglais, français, italiens, néerlandais et suisses :

- choisis par la Commission littéraire de l'Association européenne des Enseignants (A.E.D.E.) ;
- introduits, regroupés et commentés ;
- avec tableaux chronologiques, questionnaires et index des auteurs ;
- par Alfred BIEDERMANN, Agrégé des Lettres.

I N T R O D U C T I O N

Un événement européen

La philosophie des lumières, par ses racines, par son déploiement et par ses suites, est un événement européen.

C'est en fausser l'étude que de la réduire aux dimensions d'un fait national. Les grandes oeuvres du siècle, quel que soit leur pays d'origine, ne se comprennent que comme des contributions à une sorte de table ronde européenne.

Certes, chacun intervient selon son génie propre et celui de sa nation. Et les pays méditerranéens, pour des raisons politiques et religieuses, participent moins largement au dialogue que les pays septentrionaux.

Mais les débats jaillissent de circonstances historiques, qui sont communes au monde occidental ; l'Europe entière se reconnaît dans le souffle et l'esprit qui les animent ; et les conquêtes majeures de l'esprit philosophique, incorporées à notre héritage, continuent à vivre dans la pensée des Européens et à orienter leur destin.

Son nom

C'est la même image qui, dans toutes les langues, fournit à l'époque son nom et son symbole : l'irruption de la "lumière", mot magique qui souleva l'enthousiasme des contemporains, comme l'annonce d'une ère nouvelle.

En Angleterre :

- "that ocean of light which has broken in, and made its way, in spite of slavery and superstition",
- "a ray of truth may enlighten the whole world" (Berkeley).

En Allemagne :

- "Wenn nun gefragt wird : "leben wir jetzt in einem aufgeklärten Zeitalter ?" so ist die Antwort : nein, aber wohl in einem Zeitalter der Aufklärung" (Kant).

En France :

- "Enfin toutes les ombres sont dissipées ; quelle lumière brille de toutes parts" (Turgot),

- "le siècle le plus éclairé qui fût jamais" (Voltaire).

En Italie :

- "un secolo così illuminato (1) comme il nostro"
(Giannone),

- "i progressi dei lumi e della filosofia" (Filangieri).

Ses dates

Il est impossible de fixer d'une manière rigoureuse les dates limites du siècle des lumières ; elles varient de pays à pays.

- Pas de date initiale commune -

En Angleterre, le mouvement est en plein épanouissement dès 1680, lorsque paraissent coup sur coup "les Principes mathématiques de la philosophie naturelle" de Newton (1685) et l'"Essai concernant l'entendement humain" de Locke (1690).

En Hollande, après le retentissant coup de semonce du "Traité théologico-politique" de Spinoza (1670), la fermentation philosophique ne cesse de s'étendre, stimulée par les réfugiés anglais, fuyant le despotisme de Charles II, et surtout les Réformés de France, fuyant les dragonnades que couronnera, en 1685, la Révocation de l'Edit de Nantes.

Dès 1682, Bayle, professeur de philosophie et d'histoire à Rotterdam, y publie "les Pensées sur la Comète".

L'Allemagne entre plus tardivement dans la carrière. Thomasius ouvre la voie, dans les premières années du XVIIIème Siècle, mais ce n'est qu'après 1720, grâce aux oeuvres de Christian Wolff, l'interprète de Leibniz, que l'Aufklärung prit pied dans les universités allemandes et suscita l'intérêt du public instruit.

En France, enfin, si les premières oeuvres philosophiques de Fontenelle ("Histoire des oracles" et "Entretiens sur la pluralité des mondes") remontent à 1686 et constituent, avec celles de Bayle, une étonnante anticipation, il faudra pourtant attendre 1721 pour voir apparaître "Les Lettres persanes", 1734 pour les "Lettres philosophiques". La bataille de l'Encyclopédie ne débute qu'en 1751.

./.

(1) d'où "illuminisme" qui désigne, au sens italien, non pas une pensée ésotérique, mais la philosophie des lumières.

En Italie enfin et en Espagne, ce fut l'influence française qui déclencha le mouvement, comme l'influence italienne avait déclenché la Renaissance en France.

En somme, ce que l'on peut dire de plus net quant au point de départ, c'est que le siècle des lumières procède de cette période de mutation, entre 1680 et 1715, que Paul Hazard a magistralement analysée dans un grand livre "La crise de la conscience européenne", auquel il faut sans cesse revenir.

- Même flottement pour la date terminale -

En Angleterre, c'est dès 1740, avec "Paméla" de Richardson que se manifeste la lame de fond sentimentale, plus populaire que les lumières, qui devait altérer puis supplanter le mouvement philosophique.

En Allemagne, le piétisme d'abord, puis, dès 1748, les effusions religieuses du Messie de Klopstock, enfin le "Sturm und Drang" vers 1770, disputent la vedette aux porte-parole de l'Aufklärung, dont l'esprit pourtant se retrouve intact dans l'ouvrage ultime de Lessing, ses "Pensées sur l'éducation du genre humain" (1780) et jusque dans les oeuvres mineures de Kant.

En France, enfin, la sensibilité reprend ses droits chez Diderot, et dès 1760 triomphe dans le pathétique de la "Nouvelle Héloïse", bien que l'idéologie philosophique resurgisse intacte en 1795 dans l'"Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain". Pourtant la Révolution avait déjà transformé alors l'évidence raisonnable des idées philosophiques en une sorte de messianisme passionnel.

En somme, il est aussi difficile de fixer une date exacte pour la fin du siècle des lumières que pour son commencement. En schématisant, on pourrait dire que, dans cette marée rationaliste qui déferle sur l'Europe occidentale entre le dernier tiers du XVIIème Siècle et le début du XIXème Siècle, on peut discerner :

- une première vague, d'origine anglaise, avec quelques apports français et allemands ;
- une deuxième vague, essentiellement française ;
- une troisième vague, plus mêlée, mais surtout italo-allemande, qui va se perdre dans la tempête révolutionnaire et la montée du romantisme européen.

Voir tableaux II - III - IV : Auteurs et Oeuvres.

Son objectif

Quels que soient la diversité de ces mouvements et leur déploiement dans le temps, l'objectif reste le même. Le monde qu'avait façonné la pratique des siècles antérieurs, soumettait l'homme à la tutelle de l'autorité et de la tradition. Pour restaurer l'homme, il fallait donc tout d'abord dénoncer les systèmes qui l'asservissaient - ce qui n'alla pas sans injustices ni sans outrances - ensuite, par un effort de science et de raison, dégager les mécanismes et les structures de la nature et de la société ; et ainsi, ayant réintégré l'homme dans un système raisonnable, lui restituer sa liberté et le choix de son destin.

Aux yeux des philosophes, cette restauration de la liberté inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Certes, beaucoup d'entre eux, au départ, n'osent croire l'homme capable d'une telle promotion. Plusieurs, tels Voltaire, sont restés sceptiques jusqu'au bout. Mais vers la fin du siècle l'optimisme monte et tourne à un véritable messianisme de la Raison, au moment même où la Déesse, saisie de vertiges, semblait déjà dans la violence.

L'honneur du siècle des lumières reste d'avoir proclamé la dignité de l'homme, qui ne s'accomplit que dans la liberté. Et à ce titre, son levain n'a pas fini de travailler l'humanité.

Peut-être ne lui a-t-il manqué que la conscience des limites de l'homme. Cet être fragile et éphémère, condamné de par son individualité même à l'égoïsme et aux passions et se débattant dans son ignorance, il a voulu le faire, par la raison, ange et dieu : ambition démesurée qu'il est aussi dangereux de renier que de vouloir accomplir.

Les moyens

Les philosophes du XVIIIème Siècle ne comptent dans leurs rangs que peu de savants créateurs. Et l'originalité de cette époque ne réside pas dans les découvertes, si importantes soient-elles, qui sont à porter à son actif.

Ce qui distingue ce siècle de ceux qui l'ont précédé, c'est l'effort qu'il a entrepris pour changer l'esprit public. Il a voulu faire pénétrer dans le comportement psychologique et mental d'un nombre sans cesse croissant d'hommes, une attitude critique devant les idées reçues, et dans leurs opinions et la conduite de leur vie, des exigences de rigueur, d'objectivité et d'indépendance s'inspirant des méthodes scientifiques.

Les philosophes seront donc d'abord des vulgarisateurs soucieux de mettre à la portée des honnêtes gens, la vision nouvelle de la nature et de l'univers élaboré par la science. Ils voudront être à la fois solides et clairs pour être utiles, faciles et spirituels pour plaire. Et comme les femmes alors règnent sur la vie mondaine, c'est elles surtout qu'on voudra instruire. Ils sont légion ceux qui, comme Fontenelle ou Algarotti, en Angleterre et même en Allemagne, leur destinent "Entretiens sur la pluralité des mondes" ou "Dialogues sur l'optique newtonienne".

Ils seront aussi moralistes et à ce titre soucieux de fonder sur des principes logiques et naturels leur conception du bonheur ou du bien, en évitant tout recours aux valeurs traditionnelles des religions révélées.

Ils seront juristes et politologues, comme on dit aujourd'hui. Avec une hardiesse prudente, ils proposeront, à la place des anciens édifices politiques ébranlés par l'esprit nouveau, des systèmes cohérents fondés sur le contrat et l'assentiment raisonnable des citoyens.

Leur révolution pacifique, progressivement, gagne tous les pays d'Europe. Elle atteste un effort collectif et concerté. Les philosophes se sentent solidaires par-dessus les frontières nationales. Ils maintiennent le contact entre eux et avec leur public. Tous sont de grands voyageurs ; ils sont chez eux à Londres comme à Potsdam, à Paris comme à Saint-Pétersbourg, à Rotterdam comme à Genève : c'est le cosmopolitisme à la dimension de l'Europe.

Des revues, d'audience européenne ou régionale, signalent et analysent les oeuvres nouvelles, suscitent et entretiennent des débats, soudent et élargissent les cercles éclairés. Modèles du genre, voici le "Spectator" d'Addison, les "Nouvelles de la République des Lettres" de Bayle, la "Gazette de Hollande" de Jean Leclerc, le "Caffé" des Frères Verri, le "Mercure allemand" de Wieland, le "Hollandschen Spectator" de van Effen. Leur action est complétée par la "Correspondance" de Grimm (1753 - 1790) prolongeant une initiative de l'Abbé Raynal. Adressée aux personnalités les plus éminentes du siècle et d'autant plus libre qu'elle restera confidentielle, cette Gazette littéraire diffuse à travers toute l'Europe des informations aussi savoureuses que pertinentes sur les idées et sur les hommes.

A côté des formes traditionnelles de la réflexion philosophique, traités ou essais trop ardu pour le grand public, les philosophes lancent les lettres, les entretiens, les contes,

les pensées, les libelles et surtout les dictionnaires, portatifs ou encyclopédiques, où les idées nouvelles pénètrent et éclairent les aspects les plus concrets de la vie quotidienne.

Même les genres littéraires traditionnels sont mis au service de la croisade philosophique. Romans, tragédies, épopées même, comédies et épîtres en vers contribuent efficacement à la diffusion des lumières. La langue française, alors très largement répandue dans toute l'Europe, fait office de trait d'union : c'est par les traductions françaises que les oeuvres anglaises et allemandes sont connues dans les pays méditerranéens, et c'est par les traductions françaises encore que les "Illuministes" italiens, tels Beccaria ou Filangieri, pénètrent en Europe septentrionale.

Que l'on ajoute à tous ces traits l'existence d'un art vraiment européen : les mêmes opéras partout, à la manière de Pergolèse, de Rameau ou de Gluck, les mêmes résidences princières, des écoles de peintures et de sculpture étonnamment concordantes (1), et l'on conviendra que jamais sans doute, sinon à l'époque de la Renaissance, la symbiose intellectuelle et morale européenne n'a été aussi intense et aussi riche, dû moins dans les milieux cultivés.

Les diversités nationales

Ce qui ne veut pas dire que l'originalité propre de chaque pays, celle du caractère et celle de l'esprit, s'en trouve pour autant étouffée.

Les foyers de l'esprit philosophique diffèrent d'une nation à l'autre. En Angleterre, il se forme dans les sociétés savantes et les clubs ; et il faudra attendre Addison et Shaftesbury pour voir se dessiner une ouverture plus large. En France, par contre, la philosophie est dès le départ mondaine et littéraire : c'est dans les salons à Paris, autant qu'en province, qu'elle trouve son terrain d'élection. Pour l'Allemagne, ce sont les universités qui lancent le mouvement. Les oeuvres de Thomasius et de Wolff sont des cours magistraux, destinés aux étudiants. Il faudra attendre Lessing et Wieland pour voir l'Aufklärung pénétrer le théâtre et la société cultivée. Quant à l'Italie, elle n'offre guère que deux groupes d'avant-garde, celui de Milan et celui de Naples, au milieu d'un pays réservé.

./.

(1) Voir : Louis REAU : "L'Europe française au siècle des Lumières", Collection : Evolution de l'Humanité chez Albin Michel.

Mais la diversité européenne se marque surtout par la coloration et l'orientation propres que l'esprit national imprime à la philosophie des lumières.

Les philosophes anglais restent profondément anglais. Locke ne manque jamais d'insister sur le fait que les certitudes rationnelles qui, pour les cartésiens, sont des évidences absolues, ne représentent après tout que des sédiments de l'expérience. Et c'est de cette constatation aussi que partent ses contemporains, philosophes au sens actuel du mot, les Hume et les Berkeley, pour bâtir des systèmes issus d'un empirisme typiquement britannique.

Pour l'Italie, Paul Hazard remarquait (1) : "Ceux qui ont étudié les traits profonds de la race, n'ont jamais manqué d'insister sur un certain bon sens pratique, qui leur semble un des traits dominants de cette âme latine. Il apparaît ici, en effet, irréductible à toutes les idéologies. Liberté, égalité, progrès : fort bien ; mais plus qu'à la valeur théorique des principes que ces mots engagent, l'Italie pense à leur application particulière ; elle entend se réformer elle-même avant de réformer le monde... Ses grandes oeuvres sont sociales et économiques. En Italie, la philosophie des lumières ne se traduira point en révolution, mais en évolution immédiatement profitable." On se convaincra de la justesse de cette appréciation en se référant à nos textes de Beccaria, Galiani et Cuoco.

Le cas de l'Allemagne est encore différent. Ernst Curtius dans son "Essai sur la France" signalait la propension de la pensée allemande à l'idéalisme transcendantal, en clair, à l'évasion vers le royaume de l'âme. On ne sera donc pas surpris de constater que l'Aufklärung est avant tout une libération intérieure. Pour Lessing, la Providence, à travers les religions, conduit l'homme vers son salut personnel. Il ne s'inquiète guère de savoir si les institutions suivent. Même Pufendorf - le seul philosophe allemand des institutions, et qui d'ailleurs vécut surtout au Danemark et en Suède, - lorsque le citoyen est victime du despotisme et de l'injustice de son souverain, enseigne qu'il doit se retirer en lui-même et se soumettre : Locke, Diderot et Jefferson lui reconnaissent le droit à l'insurrection.

Les philosophes français lient étroitement la liberté de l'homme aux institutions qui la rendent possible et qui la garantissent. Pour eux, l'effort doit porter d'abord sur l'appareil politique. Ils échafauderont donc des systèmes admirablement agencés, une mécanique de haute précision, répondant à toutes les exigences de la logique et de la raison, quittes à oublier, une fois qu'elle est conçue, de la marier avec les faits : alors que les Anglais, se méfiant

./.

(1) Voir : Paul HAZARD : "La pensée européenne au XVIIIème Siècle" - Tome II (p. 248).

des théories, se consacrent de préférence aux enseignements de l'expérience.

En somme, rien de plus divers que ce dialogue d'un continent.

Mais un trait lui est commun : les contemporains ont eu une conscience claire de l'unité du mouvement des lumières, dans ses origines, autant que dans ses intentions. Bien mieux, ils ont compris que chaque pays y avait apporté à son heure une contribution en rapport avec son génie propre.

Dès 1734, en conclusion de ses "Lettres philosophiques", Voltaire écrivait :

"Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue. Nous devrions, à notre tour, emprunter d'eux, après leur avoir prêté. Nous ne sommes venus, les Anglais et nous qu'après les Italiens, qui, en tout, ont été nos maîtres, et que nous avons surpassé en quelque chose. Je ne sais à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence : mais heureux celui qui sait sentir leurs différents mérites."

Il serait souhaitable, qu'avec un recul de plus de deux siècles, témoins d'une évolution qui s'accomplit sous nos yeux, l'unité fondamentale du mouvement des "lumières" et sa diversité, si caractéristique de l'esprit européen, nous fût au moins aussi sensible qu'à ceux qui l'ont vécu.

S O M M A I R E D U T O M E I

Introduction

Section I : Pélérinage aux sources

- l'héritage de la science grecque (texte du Prométhée enchaîné d'Eschyle) ;
- les trois inspirateurs (textes de Galilée, Descartes, Bacon) ;
- un jugement du 18ème siècle (texte de Condorcet) ;
- le cheminement des lumières (texte de D'Alembert).

Section II : Un esprit nouveau

- se servir de sa propre raison (textes de Locke, Boileau, Bayle et Conclusion de Kant) ;
- contre les préjugés (textes de Bacon, Thomasius et Voltaire) ;
- une raison modeste (textes de Locke, Condillac et Voltaire) ;
- une méthode rigoureuse (textes de Leibniz, Wolff, Fontenelle, Newton, Buffon, Montesquieu et Voltaire) ;
- il faut cultiver notre jardin (textes de Locke, Genovesi, Voltaire et Kant).

Section III : Une religion naturelle

- le déisme, religion de la raison (textes de Locke, Newton, Wolff et Voltaire) ;
- raison et révélation (textes de Pascal, Spinoza, Locke, Shaftesbury, D'Alembert, Diderot et Lessing) ;
- nature et athéisme (textes de Lucrèce, Toland, Diderot et Voltaire) ;
- religion et morale (textes de Montesquieu et Lessing).

S O M M A I R E D U T O M E I I

Section IV : Une morale sociale

- la morale est une science autonome (textes de Locke, Bayle et Wolff) ;
- la conscience morale (textes de Locke, Voltaire, d'Holbach, Diderot, Verri et Rousseau) ;
- les deux versants de la morale des philosophes :
 1. la vocation épicurienne (textes de Pope, Voltaire, Maupertuis, Muratori, Wieland et Diderot),
 2. la vocation humanitaire (textes de Montesquieu, Grotius, Jaucourt, Marmontel, Voltaire et Beccaria).

Section V : Une politique rationnelle

- l'homme à l'état de nature (textes de Grotius, Hobbes, Locke, Wolff, Shaftesbury, Montesquieu et Rousseau) ;
- du contrat social (textes de Spinoza, Locke et Rousseau) ;
- des formes du gouvernement (textes de Pufendorf, Montesquieu et Rousseau) ;
- essor des sciences économiques (textes de Galiani, Turgot et Voltaire) ;
- du droit d'insurrection (textes de Spinoza, Pufendorf, Locke, Diderot et Jefferson) ;
- l'église et l'état (textes de Spinoza, Pufendorf et Rousseau) ;
- le dépassement des cadres nationaux (textes de l'Abbé de Saint-Pierre, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Carli, Kant et Jovellanos).

Section VI : Raison et progrès

- sciences et techniques (textes de Montesquieu, D'Alembert et Voltaire) ;
- le rôle de l'éducation (textes de Filangieri, Condorcet et Cuoco) ;
- vers une nouvelle ère de l'humanité (textes de Paine, Filangieri, Wieland et Buffon).